V
928
CH
PQ2205
Z5
C3

PARIS
IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN, ET Cie
rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

CAPILLA ALFONSINA
FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

CHATEAUBRIAND.

« Hors en religion, je n'ai aucune croyance. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de mon sceptre ou de ma houlette ? Je me serais également fatigué de la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune. Tout me lasse : je remorque avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais partout, bâillant ma vie. »

CHATEAUBRIAND (*Mémoires d'Outre-Tombe*).

A travers le drame de l'histoire, où tant de passions mauvaises attristent la pensée, on rencontre aussi de pures et nobles physionomies qui reposent l'esprit. Il semble alors que, voyageur fatigué d'errer dans les

010709

rochers et les ronces, on arrive enfin au sommet d'une montagne d'où le regard, conduit par des pentes molles et verdoyantes, embrasse un calme paysage.

Telle est la physionomie de M. de Châteaubriand.

Et, comme dans les grands aspects de la nature, une mélancolie secrète et pleine d'un charme austère plane sur l'ensemble de l'existence de cet homme illustre. Ne porta-t-il pas, en effet, dans son cœur, toutes les tristesses qui peuvent atteindre les plus hautes de nos facultés affectives? Tristesses religieuses et tristesses politiques.

Les grandes âmes seules connaissent ces douleurs d'une nature supérieure, ces déchirements profonds qui entraînent le cœur dans un sens et la raison dans un autre.

M. de Châteaubriand, plus que tout autre en ce siècle, a connu les émotions de cette lutte intérieure. Il n'a pas été percé de ces aiguillons aigus et de ces pointes amères trempés de fiel et de vinaigre, que l'Envie et le Soupçon plongent sans relâche dans les rangs épais de la démocratie. Mais il a en-

tendu, dans le silence des nuits songeuses, sa raison dire à sa foi : C'en est fait, le vieux monde penche sur un abîme, et l'ébranlement qui doit l'y précipiter se fait sentir dans ce qui fut sa base. Les derniers des croyants errent dans les ténèbres comme des voyageurs perdus au plus profond des catacombes et dont la lampe s'est éteinte. Ils sentent le sol manquer sous leurs pas et le souffle de la Mort glacer leur visage.

Son cœur et ce sentiment du devoir qui s'élève au-dessus de la raison elle-même, l'attachaient à l'ancienne monarchie française : et son esprit lui disait clairement, l'avenir est à la démocratie.

Il essaya un instant de souder ceci à cela et d'en faire un seul et même corps de principes, unissant les avantages de la stabilité dans le pouvoir et du progrès dans les institutions. Mais rien n'est plus inconciliable que les principes. La plus légère nuance qui différencie à peine, aux yeux des foules, un principe d'un autre, est, en réalité, un gouffre infranchissable.

Les hommes qui se sont acharnés à cette

tâche chimérique y ont usé leur vie et ont fini par sortir de la lutte l'âme inondée de déceptions.

Les preuves vont en surgir à chaque trait de cette étude.

A Saint-Malo, rue des Juifs, non loin de la demeure où naquit M. de Lamennais, se trouve un vieil hôtel, qui est devenu de nos jours une simple hôtellerie. C'est là qu'est né, le 14 septembre 1768. François-René de Châteaubriand. Sa mère (Suzanne de Bedée), prise à la promenade des douleurs de l'enfantement, n'eut que le temps de regagner le logis et mit au monde, dans la cuisine, l'auteur d'*Atala* et de *René*.

Les mugissements de la mer, battant les écueils du Grand-Bé, se mêlèrent aux premiers vagissements de l'enfant. « Il n'y a pas de jours, écrivait-il quarante-deux ans plus tard, où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours

traîné dans le malheur. Le ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées. »

M. de Châteaubriand était le dernier de dix enfants. On le nommait le *chevalier*, et son père, homme dur, orgueilleux, taciturne, uniquement préoccupé de la noblesse de son nom, prédisait que le jeune René, à l'instar de tous les chevaliers de Châteaubriand, ne serait jamais qu'un fesse-lièvre, un ivrogne et un querelleur.

On le mit en nourrice, et trois ans après on le ramena à Saint-Malo. Son père venait de prendre possession du domaine de Combourg. On l'abandonna aux soins des gens.

Il grandit ainsi dans l'ignorance, polissonnant avec les gamins de la ville, déguenillé, sale et meurtri. « Ma figure était si étrange, dit-il, que ma mère, au milieu de sa colère, ne pouvait s'empêcher de rire et de s'écrier : « Qu'il est laid ! »

Élégant d'instinct, il raccommodait, la nuit, ses hardes avec l'aide d'une vieille

gouvernante, *la Villeneuve*, dont il parle avec attendrissement.

La sévérité avec laquelle fut élevé M. de Châteaubriand jeta sur son enfance une mélancolie qui se prolongea jusqu'à la dernière heure de sa vie.

Il est singulier que l'excès contraire amène quelquefois le même résultat. Combien les premières années de la vie influent sur l'ensemble d'une existence, et qu'il faut de prudence aux parents pénétrés de leur devoir! Procréer un pauvre être n'est pas un mérite dont on puisse se prévaloir auprès de lui. Il ne suffit pas d'être un géniteur pour mériter le nom de père.

Raconter, après M. de Châteaubriand, les détails d'intérieur de sa famille, ses jeux au bord de la mer, dans les rochers, ses batailles d'enfant, ses plaisirs et ses peines, serait faire une mauvaise image d'après un tableau de maître.

Conduit au château féodal de Combourg, dont son père vint prendre possession, M. de Châteaubriand fut mis quinze jours après au collége de Dol. Il y apprit les mathématiques et le latin. Ses facultés extraordinaires se révélèrent dès ses premiers débuts et étonnèrent ses professeurs.

Les vacances se passaient à Combourg, où, par les visiteurs, apparurent à cette jeune et ardente imagination les premières aperceptions d'un autre monde que celui de Dol et de Saint-Malo. Puis vinrent les années critiques de l'adolescence.

Cette grande tempête intérieure s'éleva, comme il arrive souvent, au souffle d'une pensée, ou, pour mieux préciser, à une lecture.

Ce fut *Horace*, je prie les personnes qui s'occupent d'éducation, de noter ce fait, Horace non expurgé, et une histoire des *Confessions mal faites*, qui éveillèrent en lui les premières idées de l'amour, avec les terreurs de l'enfer qui s'y mêlent dans cet âge si mal compris des hommes.

Quoique l'amour et la gloire commençassent à remuer cette jeune âme, qui souffrit tant pour la gloire et pour l'amour, l'écolier dénichait encore des pies. Pour ce fait on voulut lui donner le fouet. C'est ainsi que

l'adversité mesquine, ne vous laissant pas même la poésie dans le malheur, nous précipite misérablement des hauteurs que notre imagination avait gravies.

Il fallut livrer un combat à outrance pour échapper à la honte du fouet.

Il y a de pauvres esprits, et assurément de plus pauvres cœurs, qui rient de ces drames de l'enfance. Ceux-là n'imaginent pas, sans doute, que les plus grandes crises de la vie virile n'apportent ni plus d'émotions, ni de plus cuisantes douleurs.

Comme la plupart des enfants chez lesquels dominent les facultés poétiques, M. de Châteaubriand passa de ces premières affres de l'amour qui se révèle aux sens, à l'exaltation religieuse. Il avait douze ans. Il fit sa communion avec des sentiments d'extase ignorés de la plupart des enfants, mais que connaissent bien ceux d'entre nous, hommes, qui avons éprouvé les *malheurs* de l'enfance, et à qui la Providence a fait ce triste don d'une imagination vive et d'une sensibilité précoce.

Du collége de Dol, M. de Châteaubriand

fut envoyé à celui de Rennes, où les études étaient plus fortes. On lui donna le lit de Parny. Sa dévotion se ralentit à cette époque sans s'effacer tout à fait, et l'esprit des arts et des batailles prit possession de cette tête ouverte à tous les vents de la jeunesse.

M. de Châteaubriand, que l'on destinait à la marine, et qui eût fait, dit-il, un excellent officier sans son esprit d'indépendance, quitta bientôt Rennes pour se rendre à Brest, où il devait subir son premier examen de garde-marine. Le brevet d'aspirant n'était pas prêt. Il fallut attendre.

L'ennui l'envahit, un beau jour, pendant cette attente, et, sans avertir un oncle qui veillait sur lui, il partit pour Combourg, où il tomba comme un aérolithe. On lui fit assez bon accueil. Ayant déclaré qu'il voulait prendre la carrière ecclésiastique, ses parents l'envoyèrent achever ses humanités au collége de Dinan.

Il revint ensuite à Combourg et vécut dans un état d'incertitude.

Les hommes qui ont connu cette station dernière au foyer paternel avant le départ

pour le grand voyage de la vie, savent le charme secret qui nous retient au logis, en même temps qu'une vague inquiétude, une curiosité immense, un besoin d'action indéterminé, nous appellent irrésistiblement au dehors.

Près de lui, au château féodal de Combourg, était la plus jeune de ses sœurs, Lucile, « une solitaire, avantagée de beauté, de génie, de malheurs. » Etait-ce l'image de cette sœur qui, dans les déserts de l'Amérique, poursuivait l'imagination souffrante de René?

Mais non, l'amour ne saurait approcher de tant de vertu. Ce qui se passait alors dans l'âme de M. de Châteaubriand, c'était le rêve de l'amour.

« Je composai donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues, dit-il; elle avait la taille, les cheveux et le sourire de l'étrangère qui m'avait pressé contre son sein : je lui donnai les yeux de telle jeune fille du village, la fraîcheur de telle autre. Le portrait des grandes dames du temps de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV, dont

le salon était orné, m'avaient fourni d'autres traits, et j'avais dérobé des grâces jusqu'aux tableaux des vierges suspendues dans les églises. Cette charmeresse me suivait partout invisible, je m'entretenais avec elle comme avec un être réel, elle variait au gré de ma folie : Aphrodite sans voile, Diane, vêtue d'azur, Thalie au masque riant, Hébé à la coupe de la jeunesse, souvent elle devenait une fée qui me soumettait la nature. Sans cesse je retouchais ma toile; j'enlevais un appas à ma beauté pour le remplacer par un autre. Je changeais aussi ses parures; j'en empruntais à tous les pays, à tous les siècles, à tous les arts, à toutes les religions. Puis, quand j'avais fait un chef-d'œuvre, j'éparpillais de nouveau mes dessins et mes couleurs; ma femme unique se transformait en une multitude de femmes, dans lesquelles j'idolâtrais séparément les charmes que j'avais adorés réunis.»

Les pensées de suicide, compagnes ordinaires de ces rêves d'adolescent, eurent aussi leur phase, et il essaya un jour de se tuer en mettant dans sa bouche le canon de son fu-

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
Biblioteca Valverde y Tellez

sil chargé de trois balles. Mais heureusement le fusil ne partit pas et un garde survint.

Ces orages de l'esprit et des sens comprimés finirent par se résoudre en une maladie dangereuse.

Pressé de prendre un parti par sa mère, M. de Châteaubriand demanda qu'on l'envoyât au Canada pour défricher des forêts.

Un beau matin, son père le fit entrer dans son cabinet et lui dit : — « Monsieur le chevalier, il faut renoncer à vos folies. »

Et, lui remettant son épée, il lui donna sa bénédiction et le mit en voiture en lui apprenant qu'il avait un brevet de sous-lieutenant du régiment de Navarre, et qu'il fallait rejoindre son corps dans la bonne ville de Cambrai.

A Rennes, une modiste se rendant à Paris le prit dans sa voiture, et il fit ce long trajet

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

La modiste, indignée, le déposa avec ses bagages dans un petit hôtel de la rue du

Mail. « Donnez une chambre à ce monsieur,» dit-elle. Et elle s'enfuit.

Voici M. de Châteaubriand seul dans sa petite chambre au troisième étage, entendant gronder autour de lui cet océan parisien, profond comme l'abîme, immense comme le désert.

Le cœur serré, ne sachant comment *prendre langue* sur une terre étrangère, le jeune Breton, pensif, embarrassé, regrettait les grèves malouines et sa forêt de Combourg. Il ne savait à qui s'adresser pour demander les objets dont il avait besoin.

Son frère aîné, marié à mademoiselle de Malesherbes, et un sien cousin Moreau vinrent le tirer d'embarras et l'apatrier avec Paris. Quelques heures après, il se sentait serré dans les bras, les rubans, le bouquet de roses et les dentelles de sa sainte et élégante sœur Julie, alors dans tout l'éclat de sa beauté et de son esprit. Mme de Farcy était à Paris accidentellement.

Rien ne remet le cœur comme le baiser d'une bonne mère ou d'une sœur dévouée. Le lendemain, le jeune homme provincial

dîna au Palais-Royal et fut conduit le soir par le cousin Moreau chez une dame de Chastenay, qui, voyant ce jeune Breton sauvage, inculte, lui tendit sa belle main en lui promettant de l'apprivoiser; ce qu'elle eût fait s'il n'eût été obligé de quitter Paris pour rejoindre son régiment à Cambrai.

Il y prit l'uniforme. Aimé de ses camarades, il menait dans cette garnison une vie assez agréable lorsqu'il apprit la mort subite de son père.

Ainsi se dispersait pour M. de Châteaubriand, ainsi se disperse pour tous, par la mort, par les alliances, ce groupe sacré de la famille si lent à construire, si promptement détruit.

Il alla revoir encore une fois sa chère Bretagne et son foyer bientôt désert. Et quand il eut embrassé ses parents et ses amis présents à ce rendez-vous funèbre, il revint à Paris rejoindre son frère aîné. Il y vécut quelque temps rêveur, dépaysé, aimant à s'enfoncer dans la solitude des foules, comme jadis dans la solitude des bois.

Quiconque est venu jeune ici, du fond

de sa province, apportant encore dans ses cheveux la senteur des prés, dans les yeux un reflet du ciel et de la mer, celui-là seul a bien compris l'amertume du premier séjour à Paris, le mal de mer de la navigation parisienne !

Son frère l'arracha à ses rêves et à ses promenades solitaires, le promena à Versailles et le fit chasser avec le roi. Mais la cour répugnait à sa timidité et il était plus ambitieux d'insérer une idylle dans l'*Almanach des Muses*, que de monter dans les carrosses de Versailles.

Il rejoignit bientôt son régiment en garnison à Dieppe, retourna en Bretagne, et revint à Paris avec ses deux sœurs Lucile et Julie.

Pendant ce nouveau séjour, il se lia avec quelques hommes de lettres : Delille, La Harpe, Parny, Guinguenné, Chamfort, dont il dit du mal, Fontane, dont il parle avec affection. L'*Almanach des Muses* inséra sa première production poétique : *L'Amour de la campagne*.

Dans les portraits que M. de Châteaubriand fait des gens de lettres qu'il fréquentait, il est

aisé de voir que, s'il aima la littérature, il n'eut jamais grande tendresse pour les personnes qui la cultivent.

Ses jugements sur les hommes qui devaient jouer un si grand rôle dans la révolution ne sont pas moins sévères. Paris offrait alors le spectacle gigantesque d'une société en complète décomposition, et qui cherche à travers les convulsions de son agonie le principe constitutif de sa vie nouvelle. Aux débris du règne de Louis XV et de Louis XVI, se mêlaient des éléments nouveaux, inconnus, qui montaient à la surface de cette société singulière. A côté des derniers représentants de cette noblesse pourrie et philosophique qui assaisonna ses orgies des premières déclamations révolutionnaires, on voyait surgir les géants de la bourgeoisie et du prolétariat

Il ne paraît pas que cette époque extraordinaire ait été bien observée de M. de Châteaubriand. Il en comprit tout au plus certaines émotions. L'esprit réel lui en échappa.

Quoi qu'ait pu dire cet homme illustre de ses tendances républicaines, jamais les im-

pressions de son enfance ne s'effacèrent de son esprit. Quelque raillerie qu'il mette dans ses discours lorsqu'il parle des prétentions aristocratiques de ses parents et amis, on sent qu'il est moins loin qu'il ne l'imagine de l'esprit oligarchique et féodal de son père. Il a été marqué comme une monnaie historique à l'effigie du moyen âge. En vain, les mœurs modernes, les habitudes littéraires, tous les précipités du monde nouveau auront recouvert l'ancien type devenu poli en apparence. Frottez-le, ramenez à la lumière sa surface dure et métallique, vous reverrez paraître la vieille et profonde empreinte du coin féodal.

Telle est, du reste, la destinée plus commune qu'on ne pense des gentilshommes qui, par leur intelligence et leur fierté, se détachent de la foule aristocratique attachée à la cour et à sa domesticité dorée. Ne pouvant se plier aux exigences surannées d'une monarchie dont ils savent le principe ruiné, trop grands seigneurs pour devenir peuple, épris pourtant de liberté par esprit d'indépendance, ils rêvent entre le roi et le peuple

une sorte de fier patriciat qui n'est au total que le fief dépouillé de ses gothiques prérogatives. Gens du passé, gens sans présent et sans avenir, en France où l'homme des foules réunit souvent tous les sentiments de patriotisme, de chevalerie militaire, d'indépendance civile, que ces grands seigneurs déclassés croient être le privilége de leur race.

L'apparente impartialité de M. de Châteaubriand devant les premiers actes du drame révolutionnaire, prouve surabondamment qu'il est issu du privilége et trop loin du peuple pour comprendre le mystère de ces grandes expansions.

Il voit prendre la Bastille, et au lieu de tressaillir de joie à ce spectacle, au lieu de se sentir entraîné dans ce grand courant de sentiments humains, courageux, honnêtes, qui balaie le despotisme et l'iniquité sur son passage, il s'écrie :

« Au milieu de ces meurtres, on se livrait à des orgies, comme sous Othon et Vitellius. On promenait dans des fiacres les *Vainqueurs de la Bastille*, ivrognes heureux,

déclarés conquérants au cabaret ; des prostituées et des *sans-culottes* commençaient à régner et leur faisaient escorte. Les passants se découvraient avec le respect de la peur, devant ces héros, dont quelques-uns moururent de fatigue au milieu de leur triomphe. Les clefs de la Bastille se multiplièrent ; on en envoya à tous les niais d'importance dans les quatre parties du monde. Que de fois j'ai manqué ma fortune ! Si, moi, spectateur, je me fusse inscrit sur le registre des vainqueurs, j'aurais une pension aujourd'hui. »

Il est étrange qu'en parlant de la prostituée mêlée au triomphe populaire et s'y purifiant, pour un quart d'heure, par une pensée chrétienne de justice et de réparation, il est étrange, dis-je, qu'en parlant de ce règne d'un jour sur les ruines d'une prison infâme, M. de Châteaubriand oublie les règnes séculaires des prostituées du Louvre et de Versailles, souillant successivement le trône des rois, sans vergogne du peuple qui assistait à ce spectacle.

Aussi, voyez comme un sentiment faux et mauvais fait décheoir la plus haute pensée !

Voyez comment finit cette tirade. L'auteur raille, sans doute, mais en parlant de pension, il n'exprime qu'une idée d'antichambre.

« Si j'avais eu un fusil, dit-il plus loin, en voyant passer les têtes de Foulon et de Berthier, j'aurais tiré sur ces misérables. » Le fusil de M. de Châteaubriand n'eût pas atteint les vrais coupables. Les crimes individuels du Palais-Royal ne peuvent figurer au passif de la Révolution française.

Certains personnages de la Révolution sont pourtant jugés d'un coup d'œil assez juste. « Habile teneur de caisse, dit-il, en parlant de M. Necker, mais économiste sans expédient, écrivain noble, mais enflé ; honnête homme mais sans haute vertu, le banquier était un de ces anciens personnages d'avant-scène qui disparaissent au lever de la toile, après avoir expliqué la pièce au public. »

Mirabeau est peint de main de maître, avec amour et colère. Il est vrai que Mirabeau est un grand seigneur. Or, M. de Châteaubriand, un peu inconséquent, sans doute,

tout en niant que la Révolution fût un progrès, voulait que la jeune France dût ce progrès aux patriciens, comme l'ancienne France, disait-il, avait dû sa gloire à la noblesse française. Voici le premier trait de cette silhouette de Mirabeau :

« Mêlé par les désordres et les hasards de sa vie aux plus grands événements et à l'existence des repris de justice, des ravisseurs et des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus et du Don Juan, du Catilina et du Guzman d'Alfarache, du Cardinal de Richelieu et du Cardinal de Retz, du roué de la régence et du sauvage de la Révolution ; il avait de plus du Mirabeau, famille florentine exilée, qui gardait quelque chose de ces palais armés et de ces grands factieux célébrés par le Dante ; famille naturalisée française, où l'esprit républicain du moyen âge de l'Italie et de l'esprit féodal de notre moyen âge se trouvaient réunis dans une succession d'hommes extraordinaires. »

C'est le premier trait. Cent autres suivent, et M. de Châteaubriand les enrichit de toutes

les éclatantes couleurs de sa palette. Voilà pour le gentilhomme et le monarchiste. Sera-t-il aussi généreux pour le bourgeois républicain ?

Lisez ces lignes tracées en sortant de la salle du Manége : « A la fin d'une discussion violente, je vis monter à la tribune un député d'un air commun, d'une figure grise et inanimée, régulièrement coiffé, proprement habillé comme le régisseur d'une bonne maison ou comme un notaire de village soigneux de sa personne. Il fit un rapport long et ennuyeux ; on ne l'écouta pas ; je demandai son nom : c'était Robespierre. »

Rien que cela pour cet homme qui fut un gouvernement.

La mélancolie aristocratique de M. de Châteaubriand ne pouvait s'accommoder d'un milieu tel que celui de la société française à cette époque. Une tournure d'esprit comme la sienne, toute à la contemplation de la nature et à je ne sais quel élégant dégoût de la vie que nous avons signalé dans Benjamin-Constant, que nous retrouverons demain dans lord Byron, dans Lamartine, et

qui paraît être un des traits caractéristiques des poëtes et gens de lettres grands seigneurs du dix-neuvième siècle, une âme détachée des choses terrestres, un peu bellâtre dans sa tristesse et ne daignant guères causer qu'avec la nature et Dieu, une telle âme, dis-je, n'avait rien à faire dans le mouvement de la Révolution.

M. de Châteaubriand préfère rêver sous l'ombre des bois ou sur le pont d'un navire à l'être idéal qu'il nomme sa sylphide et qui, peut-être, le suit un peu trop longtemps dans la vie pour rester vraisemblable.

Au moment où tout ce qu'il y avait de jeune et de virtuel en France, donnait soit sur les champs de bataille, soit au forum, soit aux assemblées, sa vie au grand acte national de la Révolution française, M. de Châteaubriand prenait le parti de passer en Amérique. Son but était, disait-il, de découvrir un passage aux Indes par le nord-ouest du continent américain.

Muni d'une lettre de recommandation du marquis de la Rouërie pour Washington, il

s'embarque à Saint-Malo, au début du printemps de 1791.

Il arriva deux mois après à Baltimore. De là il fit route pour Philadelphie. Il trouva Washington, sans gardes ni valets, dans une petite maison pareille aux maisons voisines. Une jeune servante lui ouvrit la porte. Elle introduisit le voyageur dans un parloir et le général entra peu d'instants après. M. de Châteaubriand lui expliqua son projet qui ne parut pas intéresser vivement Washington. Mais le jeune Français ayant trouvé quelques paroles agréables à l'adresse de l'illustre fondateur de la République des États-Unis, celui-ci l'invita à dîner.

En décrivant la physionomie de cet homme simple et véritablement grand, M. de Châteaubriand s'abandonne à un enthousiasme raisonné qui finit par un parallèle entre Washington et Bonaparte, où l'avantage ne reste pas à ce dernier. « Quelque chose de silencieux enveloppe les actions de Washington, dit-il; il agit avec lenteur, on dirait qu'il se sent chargé de la liberté de l'avenir et qu'il craint de la compromettre. Ce ne

sont pas ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce : ce sont celles de son pays ; il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas ; mais de cette profonde humilité quelle lumière va jaillir ! »

Une pensée naît inévitablement à la lecture de ces lignes ; c'est le peu de logique de l'auteur, dans les idées comme dans les sentiments. A l'aspect de la simplicité de Robespierre, il s'écrie : « Les gens à souliers étaient prêts à sortir des salons, et déjà les sabots heurtaient la porte. »

De quelle prose M. de Châteaubriand n'eût pas accommodé le pauvre Robespierre, si, lui rendant visite, une servante eût ouvert l'huis de son modeste logis ! Pourquoi admirer si fort à Philadelphie ce qu'on méprise si souverainement à Paris ? Et que signifie ce raisonnement de sabots et de souliers, tout au plus convenable dans la bouche d'un talon rouge ?

M. de Châteaubriand continua son voyage par New-York et Boston. Il visita la cataracte de Niagara et dut cette bonne fortune de voir l'homme primitif ou l'homme déchu,

selon que l'on adopte la théorie de M. de Maistre ou celle de Jean-Jacques Rousseau. Il trouva les Iroquois en train de danser au son du violon d'un cuisinier français.

Quelques épisodes de ce voyage sont intéressants et d'une meilleure littérature qu'*Atala et Chactas*. Le style de cette époque a bien vieilli. Il est difficile aujourd'hui de lire de simples impressions de touristes, dans une prose où la lune s'appelle invariablement la *Reine des nuits*, le soleil *blond Phœbus* ou *roi du jour*.

Mais quand, par bonheur, le grand écrivain oublie les tours surannés de la phraséologie de son temps, on retrouve en lui un vrai peintre de la nature. Parlant de deux Floridiennes qui lui ont servi de modèle pour *Atala* et *Céluta*, « il y avait, dit-il, quelque chose d'indéfinissable dans ce visage ovale, dans ce teint ombré que l'on croyait voir à travers une fumée orangée, dans ces yeux si longs, à demi cachés sous le voile de deux paupières satinées qui s'entr'ouvraient avec lenteur; enfin, dans la double séduction de l'Indienne et de l'Espagnole. »

Ce fut au fond de ces solitudes du Nouveau-Monde que M. de Châteaubriand apprit par un lambeau de journal anglais, la fuite de Louis XVI, le retour de Varennes, et la formation d'une armée d'émigrés, sous les ordres du prince de Condé. Changeant aussitôt de résolution, il prit le parti de rentrer en France.

Le 2 janvier 1792 il débarqua au Havre. Son premier soin fut d'aller rejoindre sa mère à Saint-Malo. Il trouva ses affaires en fort mauvais état. Pour raccommoder sa fortune on lui proposa d'épouser la fille d'un chevalier de Saint-Louis, M. de Lavigne. On évaluait la fortune de la jeune personne à cinq ou six cent mille francs. Mademoiselle de Lavigne « était blanche, délicate, mince et fort jolie ; elle laissait pendre comme un enfant ses beaux cheveux naturellement bouclés. »

Le mariage eut lieu, et la dot s'évanouit parce qu'elle consistait en revenus sur des biens du clergé.

M. de Châteaubriand revint à Paris.

La révolution, à travers mille périls et au

milieu même des excès inséparables de tant de passions déchaînées, continuait sa marche. N'en comprenant ni la grandeur, ni les destinées, le jeune voyageur la jugea en homme qui revient du Niagara.

Il prit alors le parti d'aller à l'armée de Condé, seul crime politique qu'on puisse reprocher à sa longue carrière. Cette faute grave prenait d'ailleurs sa source dans d'honorables sentiments fourvoyés.

Les hommes qui portèrent les armes contre la France virent la patrie dans le roi, erreur préparée par quatorze siècles de principes monarchiques. Aveuglés par cette fiction, ils devinrent parricides. M. de Châteaubriand avait l'âme trop haute pour s'abuser complétement sur la portée d'un pareil acte. Il en convient lui-même en racontant la marche de l'armée de Condé sur Thionville. « J'éprouvais, dit-il, un serrement de cœur lorsqu'arrivés, par un jour sombre, en vue des bois qui bordaient l'horizon, on nous dit que ces bois étaient en France. Passer en armes la frontière de mon pays me fit un effet que je ne puis rendre. J'eus comme

une espèce de révélation de l'avenir, d'autant que je ne partageais aucune des illusions de nos camarades, ni relativement à la cause qu'ils soutenaient, ni pour le triomphe dont ils se berçaient; j'étais là comme Falkland dans l'armée de Charles Ier. »

Une observation qui n'échappera pas à la sagacité du lecteur, c'est qu'en étudiant M. de Châteaubriand on finit par se trouver fort embarrassé de savoir dans quel parti le placer et à quel ordre d'idées le rattacher. Oserais-je me permettre d'ajouter que plusieurs poëtes célèbres qui ont, en France, traversé les affaires publiques, offrent le même caractère vague et fluctuant? Serait-ce une des conséquences de l'état poétique? Et Platon, du fond de l'antiquité grecque, aurait-il, de son regard profond, entrevu une des misères de l'Europe moderne, Europe folle de romans et de vers, lorsqu'il apprend aux citoyens la nécessité de conduire poliment les poëtes hors de sa république imaginaire, c'est-à-dire hors des conseils, des assemblées et de l'État?

M. de Châteaubriand avait emprunté dix

mille francs pour quitter la France. Mais, ayant rencontré un sien ami grand joueur, il se laissa entraîner et perdit tout, sauf quinze cents francs qu'il oublia dans un fiacre et qu'il eut bien de la peine à retrouver. Cet argent, qui devait pourvoir à de mauvais desseins, glissait de ses mains comme une eau fuyarde.

Il arriva en triste équipage à ce camp de vieillards et de jeunes nobles débauchés, camp de l'indiscipline et de l'inégalité, où le soldat manquait souvent de pain et d'abri, tandis que l'état-major, nageant dans l'or et l'insolence, ripaillait sans pudeur au nez des pauvres gentilshommes et des bourgeois imbéciles qui s'étaient jetés dans cette armée de courtisans.

Éreinté, mal vêtu, mal armé, crachant le sang, M. de Châteaubriand reçut un éclat de bombe devant Thionville et gagna la gale et la petite vérole. Il traversa les Ardennes en boitant, ramassé tantôt dans un fossé et jeté dans une charrette, tantôt soigné par quelque pauvre femme.

On le trouva un jour évanoui, et, les fourgons du prince de Ligne venant à passer dans la forêt, on le prit comme un colis jusqu'à Namur. Les femmes lui furent encore secourables dans cette ville. Mais les hôteliers de Bruxelles, le voyant ainsi déguenillé, gangrené, purulant, le chassèrent de porte en porte. « Je frappais, dit-il, on m'ouvrait; en m'apercevant, on disait : « — Passez! « passez! » et l'on me fermait la porte au nez. On me chassa d'un café. Mes cheveux pendaient sur mon visage, masqué par ma barbe et mes moustaches; j'avais la cuisse entourée d'un torchis de foin; par dessus mon uniforme en loques, je portais la couverture de laine des Namuriennes, nouée à mon cou en guise de manteau. Le mendiant de l'*Odyssée* était plus insolent mais pas si pauvre que moi. »

Son frère heureusement survint et le reconnut. Il le mit chez un perruquier, lui donna vingt-cinq louis et l'embarqua pour Jersey.

A Guernesey, on crut qu'il allait trépasser et on le mit à terre, sur le port, au soleil. Une bonne femme de pilote lui donna un lit et

des draps blancs. Il put le lendemain arriver à Jersey, où, après plusieurs mois de maladie, il se rétablit et gagna l'Angleterre.

Il arriva à Londres en 1793. Pauvre, sans autre ami qu'un pauvre cousin, il alla loger dans un grenier de Holborn. Sa santé déclinait de jour en jour, et les médecins prédisaient à cet homme, d'une si longue et si illustre carrière, une courte existence. Courte, cette existence eût été obscure.

Résigné à mourir, il écrivit avec le calme misanthropique de la tombe, un livre inconnu intitulé *Essai historique*. Sa foi religieuse, qui s'est ravivée plus tard, était alors presque éteinte en lui. Il faisait des traductions pour vivre. Mais ce commerce n'est pas meilleur à Londres qu'à Paris, et, comme sur un navire en détresse, il fallut, pour ne pas mourir, diminuer la ration.

Ceci le conduisit à un état indéfinissable, une nourriture d'eau chaude, de suçotteries de plumes et de papier, avec une imagination gargantuesque, dévorant au passage les charcuteries, boucheries et boulangeries. L'orgueil est souvent pour quelque chose

dans ces extrémités. M. de Châteaubriand, qui n'avait pas eu trop de honte à porter les armes contre la France, eût rougi de recevoir du gouvernement anglais le shelling de l'émigré.

En 1800, quand Bonaparte permit aux émigrés de rentrer en France, M. de Châteaubriand revint à Paris. Il fallait un privilége pour publier un journal. M. de Fontanes et lui obtinrent ce privilége et publièrent le *Mercure*. *Atala* y fut inséré.

Atala, il faut le dire, plus jeune en date, a pourtant beaucoup plus vieilli que *Paul et Virginie*. Et *Daphnis et Chloé*, leur type païen, leur survivra à tous deux. Le génie humain, borné comme l'homme même, ne fait qu'exécuter des variations infinies sur un thème éternel. Mais, dans l'histoire des peuples, il est une heure propice, un moment de conjonction favorable, où les belles-lettres éclosent avec une richesse et un éclat qui ne se retrouvent plus. Athènes sous Périclès, Rome sous Auguste, la France sous Louis XIV, l'ont attesté. Ajoutons, en outre, que les grands types origi-

nairement exprimés par l'antiquité, ôtent aux modernes la libre allure et la naïveté des premiers écrivains qui essayèrent de retracer nos caractères et nos passions.

Les modernes ont marqué du signe chrétien ces conceptions surannées. Les littératures se tiennent comme les cosmogonies. Il est aisé de voir que si le plan général de l'univers se retrouve sous les mythes qui enveloppent l'esprit des religions, le plan général de l'homme forme le fond de toutes les littératures. De sorte que, tout peuple arrivé à sa période littéraire, tirant d'un modèle unique le dessin de ses compositions, aura son avare, son prodigue, sa courtisane amoureuse, son OEdipe ou son Hamlet, son Achille ou son Cid. Les influences circonstancielles de date, de religion, de gouvernement, de mœurs, modifieront seules le type primitif.

Atala n'était qu'une vieille histoire écrite dans un style semé de grandes beautés, mais dont la pompe et l'affectation seraient aujourd'hui pénibles. Sur ce vieux thème, tant de fois repris, de l'amour naïf et adolescent de deux enfants qui s'ignorent, M. de Châteaubriand avait répandu les nuances mélancoliques et graves du Christianisme. Le sentiment religieux, chrétien, catholique même, planait sur cet amour au désert.

Or, comme on sortait des impiétés du dix-huitième siècle, cet appel au sentiment religieux parut une nouveauté. La France est une vieille Pénélope qui, depuis soixante ans, fait et défait sans cesse le même ouvrage. Elle s'imagine faire œuvre nouvelle en reprenant d'anciens errements. *Atala* eut toute la saveur et tous les succès d'un fruit exotique, M. de Châteaubriand devint célèbre comme on le devient ici : en une semaine.

Le *Génie du Christianisme*, qu'il publia peu de temps après, mit le comble à sa réputation. Il devint à la mode. Les femmes s'en mêlèrent. Il n'y a pas ici de succès complet sans elles. « J'étais enseveli, dit M. de Châteaubriand, sous un amas de billets parfumés; si ces billets n'étaient aujourd'hui des billets de grand'mère, je serais embarrassé de raconter avec une modestie convenable comment on se disputait un mot de ma